Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 6

Artikel: Le calembour
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185673

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui m'écrit, un puissant nabab ou un démocrate indien.

Il rompt le cachet et il lit :

« Monsieur,

» Je suis volé : je croyais m'adresser à votre frère, le grand orateur républicain, et je viens d'apprendre qu'il est mort le 23 juin 1841, à l'âge de 39 ans. Je m'empresse d'effacer la petite note que vous savez. Votre baiser n'a aucune valeur.

» John Caffort. »

» M. Garnier-Pagès était, au demeurant, un excellent homme, et il fut le premier à rire du malentendu qui lui avait attiré cette singulière épître. »

Le palais de justice.

(Air connu).

Doucement ! (*bis*)
Voici venir le moment
Où du palais de justice
S'élèvera l'édifice.
Nous cherchons l'emplacement,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
Depuis cinq ans seulement,
Notre conseil délibère
Sur cette fâcheuse affaire
Qui lui cause du tourment,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
Berne envoie un compliment
A l'autorité fidèle
Qui met un excès de zèle
A bâtir ce monument,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
On dit qu'un rapport charmant
Sera lu dans la quinzaine,
Qu'à la Trinité prochaine,
Nous aurons le dénoûment,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
Le bien nous vient en dormant,
Un bourgeois, je le parie,
Va léguer à sa patrie
Un trésor par testament,
Doucement ! (*ter*).

J. Besançon.

Pantet et lo tsemin dè fai.

Quand l'est qu'on a volliu férè lo premi tsemin dè fai pè châotrè, l'a faillu dâi comisséro po vouâiti la pliace iô lo volliavont férè passâ, et marquâvont cein avoué dâi grantès boutsès que mettiont dâi petits drapeaux âo bet. On dzo que pliantavont clliâo pequiets, l'arrevont ein drâite ligne dévant la porta dè grandze à Dâvi Pantet, et ma fâi vo peinsâ bin que po on tsemin de fai n'iavâi pas moïan dè bailli lo contor pè derrâi la courtena, faillâi traci âo drâi et n'est pas po 'na cambuse coumeint clliâ à Dâvi que sè volliâvont arretâ. Assebin lâi criâront :

— Hé ! pére Pantet, veni vâi no z'âovri voutra porta dè grandze !

— Que lâi volliâi-vo allâ férè ?

— Ah ! ma fâi, ne fein on traci po lo tsemin dè fai, et dussè passâ quie.

— Dâo diablio !

— N'ia pas moïan autrameint. Et pi d'ailleu vo lâi volliâi onco gagni, kâ on pâyè adrâi bin clliâo su quoui yè pâssè.

— Eh bin ne dio pas na, se cein va dinsè, se repond Dâvi, mâ lo vo dio tot net : ne faut pas vo z'émaginâ que châi vu restâ dzor et né po âovri et cotâ la porta ti lè iadzo que cé tsemin dè fai passérà ; n'é pas lo teimps !

Le chou-enseigne.

Tous ceux qui ont été à Paris ou dans les autres grandes villes de France savent que les sages-femmes y annoncent leur profession par une enseigne illustrée.

A ce sujet, une remarque :

De temps immémorial, l'enseigne classique de la sage-femme représente le chou aussi vert que symbolique, au cœur duquel se prélasse un bébé primitivement vêtu. A côté, la sage-femme indique du doigt le chou et son contenu, et semble dire : « Ce n'est pas plus difficile que ça. »

Mais voici qu'une tendance nouvelle se manifeste. L'allégorie végétale en question semble être peu à peu délaissée, et l'on voit maintenant le tableau modifié de diverses façons. Tantôt la sage-femme, vêtue à la dernière mode, élève dans ses bras, non pas un bébé, mais deux bébés, bien et dûment emmaillotés ; de chou, nulle trace.

Parfois aussi, la respectable matrone a déjà fourré dans une petite voiture le nouveau-né et le promène allègrement dans un jardin de fantaisie ; ou bien elle le confie à une grosse nourrice et paraît lui faire les plus doctes recommandations, ou bien encore elle se trouve dans la chambre de la maman et lui présente son héritier d'un air encourageant....

Et toujours pas de chou ; le chou a fait son temps et notre époque de naturalisme le relègue peu à peu dans les vieilleries du passé.

Peut-être le chou des antiques enseignes de sage-femme exercera-t-il, dans quelques milliers d'années, l'esprit de recherches des antiquaires d'alors, qui bâtiront sur ce chou les suppositions les plus mythologiques.

Le calembour.

La manie du calembour est une maladie incurable ; ceux qui en sont atteints n'en guérissent jamais ; ils en usent et abusent à tout propos. Voyez entr'autres, à quel exercice s'est voué un de ces

malheureux : à faire un calembour sur l'origine de chacune des lettres de l'alphabet. Quoique nous possédions ce travail au complet, nous en éliminons tout ce qui nous paraît trop tiré par les cheveux.

Par une chance sans égale,
L'A doit sa naissance à l'amour,
Car chacun sait que certain jour
Hercule *fit l'A* près d'omphale.

Pour le C, pas besoin qu'on beugle
Quelque conte mal inventé,
Le premier cas de *C cité*
Appartient au premier aveugle.

Un navigateur, le premier,
Trouva le D, la chose est sûre,
Car un marin ne s'aventure
Jamais sur la mer sans *son D.*

Un potier dans son humeur brusque,
Brisant un vase mal tourné
S'écria : Ce vieux pot, *fait l'E.*
L'E nous vient donc d'un vase Etrusque.

Jusqu'au Paladins tant chantés,
De l'F remonte l'origine ;
On vit en pleine Palestine
L'F naître au milieu des *Croisés.*

Le G n'est pas blanc, ç'a s'explique,
Le soleil lui grilla la peau ;
S'il a le teint d'un Moricaud,
C'est qu'on trouva *l'G en Afrique.*

Quand la vache Io grasse et blonde,
A Jupiter donna son lait,
Dans l'Olympe alors apparaît
La première *lettre I* du monde.

K précéda le maquillage ;
Prenez un très vilain vieillard,
Faites-le jouer au billard,
Vous verrez que *K rend beau l'âge.*

De l'Egypte, c'est authentique,
L'M, nous vient du temps où là-bas
Les anciens adoraient les chats ;
L'M y nait... la chose est logique.

On m'assure que l'N a pris
Naissance dans une bataille,
Pourtant cent fois sous la mitraille
En déroute on vit *les N mis.*

C'est l'O qui précède un programme
De maint journal partout vanté ;
L'O fils de la publicité
Y fait l'annonce et la réclame.

Dangereuse est la lettre P,
Et d'un maniement difficile,
Car qui se sert, dit l'Evangile,
Des P périra par *les P.*

Homère, ce Dieu de la Grèce,
Errant aveugle et sans soutien,
Afin de mieux suivre son chien
Le premier se servit de *l'S.*

De l'Espagne jusqu'au Thibet,
De Bucharest à Constantine,
Chacun doit savoir que la Chine
La première importa le *T.*

Cette lettre, le fait est rare,
A cent mille papas... et plus
Puisque l'on déclare *pères d'U*
Tous les objets que l'on égare.

Miss Arabella.

IV

Néanmoins, la tendresse de tante Bella devait être mise, ce soir-là, à une rude épreuve. Elle lui lança en vain ses plus vives œillades ; l'aveugle les évita soigneusement ; elle tâcha, en lui présentant une tasse de thé, de saisir le bout de ses doigts ; le maladroit recula de deux pas. Mais ce qu'il y eut de plus mortifiant pour son pauvre cœur, ce fut de s'apercevoir que sir Edmund n'avait pas même remarqué la fameuse pensée qui se penchait mélancoliquement à l'échancrure du devant de sa robe. Dix fois elle avait essayé d'amener la conversation sur ce chapitre, et dix fois sir Carey l'avait détournée par une demande indifférente.

En revanche, les yeux de l'officier se portaient assez volontiers — plus souvent qu'il ne convenait même, selon la tante Bella — sur lady Wilson ; et alors ils échangeaient un regard d'intelligence qui n'échappait point à la prunelle vigilante qui les épiait.

Le dépit gonflait sa poitrine, ses paupières se refermaient à demi et ses narines se dilataient outre mesure ; mais rien ne trahissait autrement son agitation intérieure. Toutefois, elle ne put s'empêcher un moment de murmurer avec colère :

— Ces hommes sont des monstres !

Et elle se remit à observer. Peu à peu, les invités se retirèrent.

Son mari étant sorti pour accompagner quelques-uns de ses hôtes jusqu'à la grille et donner en sus quelques ordres pour le lendemain, il ne resta plus avec lady Wilson que sir Edmund et miss Arabella. Inutile de compter l'écolier Robert à moitié assoupi dans un coin, à la suite d'une longue journée de fatigues de toutes sortes où l'étude entrait pour bien peu.

Il régna pendant quelques instants un embarras visible entre nos trois personnages.

Lady Wilson regardait sir Edmund d'un air qui semblait dire : Combien de temps cela durera-t-il ? Le capitaine se promenait de long en large, taciturne et préoccupé comme si quelque chose l'opprimait. Quant à la gardienne du foyer :

— Il faut décidément que je change de tactique, se disait-elle, si je veux réussir. J'ai accusé sir Edmund à tort... J'ai mal lu la lettre... Voici qu'il me regarde... Cela signifie : nous ne sommes pas seuls. Je comprends. Il faut partir.

Si l'amour est perspicace, la vanité ne l'est guère. Pénétrée de son importance et convaincue que l'officier n'allait pas tarder à la suivre, la tante Bella sortit. Elle attribuait l'impatience de sa belle-sœur au peu de cas que l'ami de Georges faisait d'elle, — et cela, elle le comprenait. Quant au silence rêveur du capitaine Carey, elle convenait modestement en elle-même qu'il ne pouvait provenir que de l'ennui où il se trouvait d'avoir à se prononcer vis-à-vis d'un tiers.

O orgueil ! comme tu te joues des petits esprits !

Elle goûtait déjà les mille jouissances de la victoire. Son imagination lui représentait, dans un lointain vermeil, les pompes de ses noces, son temple sacré revêtu de ses plus beaux ornements, son mariage célébré jusque dans le ciel répandant sur le nouveau couple ses plus enivrants rayons, et confinant à